

Michael Krüger

De la plaine et autres poèmes

traduit de l'allemand par Fernand Cambon

Michael Krüger est né en 1943 à Wittgendorf et vit aujourd'hui à Munich, où il dirige les éditions Hanser. Il est surtout connu comme prosateur, plusieurs de ses romans et nouvelles ayant été traduits en français par Claude Porcell. Il est également poète. Les textes qui suivent sont extraits du recueil *Fünfzig Gedichte* (Cinquante poèmes), paru en 1993 chez Fischer.

DE LA PLAINE

I

Errer ici sans but. La maison dans le dos,
et les livres affamés, les après-midi
où tu étais sûr d'être un autre.

Quelqu'un qui donnait son sang par conviction,
qui aimait l'espèce et pouvait écouter,
pour qui chaque objet faisait signe. Quelqu'un
qui décrochait le téléphone dès la première sonnerie
et que tu entendais dire : oui, j'arrive.

Qui mettait ton manteau, tes chaussures,
qui prenait poliment congé de toi, devant toi,
avec ta voix, tes gestes, ton sourire,
et te laissait assis, dans ton fauteuil, l'après-midi,
seul.

Celui-là, tu l'as suivi, dans la plaine, à l'intérieur
des terres, où les traces sont bien lisibles :
Une branche cassée, une croix faite de sept pierres,
les corneilles volent dans une direction constante.
Maintenant l'écriture devient nette, lisant tu
la longes, sans but, l'autre dans le dos.

II

Oui, tu veux continuer. Tu veux voir
le pays comme après une longue guerre.
De champ de décombres en champ de décombres,
la masse indifférenciée des ruines.
Et les petits humains à succès
insensibles aux pertes. Tu veux voir
la montagne mouvante qui a fait place nette
dans la plaine avant que la nuit ne tombe,
son ombre, tant qu'elle fait limite.
Ossements et livres, amoncelés
en tas, qui font l'effet de taupinières
dans le crépuscule.
Hâte-toi, si tu veux étudier
les plans, tracés par une main grêle dans
le sable, un vent se lève
qui les effacera. Oui, tu veux continuer.
Veux voir le pays comme après une paix,
les manoeuvres de la nostalgie aux frontières,
où le savoir était mis en culture, où
il est récolté comme maladie sur la peau.
Oui, va donc, les yeux rivés au sol,
pour ne pas voir le tout, la plaine, le sable,
ce qui se montre et se dérobe. Sois
l'égaré quand ils t'interrogent, initiés
qui n'en sont pas. Va dans la plaine,
dans l'aridité qui a soif, sois l'égaré
dans les contrées inexplorées du pays.
Le diable, dit-on, a peu de temps.
Alors mets-toi en route, vas-y, tant que la voix
dans la tête est encore audible qui te mène
dans le pays, où la vie, où la vie

III

Dans le lointain les villes, hachurées
dans le ciel par des oiseaux impatients, devant,
la terre alluviale, la déjection grise
qui accompagne le langage, mot après mot,
quand il quitte les faubourgs : départ
des dinosaures, mascarade verbeuse
devant tes yeux : il n'y a rien à pleurer.

Pas le souvenir de la proximité rassurante,
pas les vains efforts d'être un étranger.
Ici dans la plaine tu es ombre dans l'ombre,
ici ton pied ne laisse pas de trace. Non,
tu ne peux pas te protéger, l'oubli se
conserve sans date limite. Les hommes et les animaux
qui vivaient ici se sont chassés avant ton temps.
Dans cette maison habitait le juge, à côté
le témoin, ici mourut le passé aux aveux : le salut
le tua, les allées et venues de l'espoir.
Ainsi vas-tu à travers les maisons vides et lis
sur les murs les signes de l'impuissance : N'attends
pas de réponse, dit la pierre, je reste muette. Tu marches
donc sans un mot jusque dans la ceinture du froid.

IV

Tu aurais pu être ce chemin
qui s'écrit au loin dans la plaine :
Tu te serais souvenu de chaque pas,
de chaque roue de voiture sur ton front.
Des yeux t'auraient scruté,
ta provision d'espoir et de fierté.
Et chaque regard aurait voulu comprendre
Ce que signifie ton écriture de poussière.
Mais tu voulus être celui qui va,
qui arpente le temps sans trêve,
le fugitif à la langue singulière
qu'aucun ne comprend. La carte géographique,
tu voulus la redessiner, déplacer
les frontières : ta main devait servir d'échelle.
Dès avant que les choses pussent s'exprimer,
elles furent par toi frappées d'ostracisme.
Tu voulus être le vent, la machine,
le couteau. Maintenant tu es le bouffon et seul
dans la plaine entre des arbres défeuillés,
maintenant tu attends éperdument quelqu'un
qui te suive : il ne viendra pas.
Tu imagineras une histoire
et la conteras au sable : Il était un homme
qui ne voulait pas être le chemin, pas la poussière,
pas la pierre, pas la plante vivace
et pas la maison dans le tournant,
il ne voulait même pas être le corps

sur lequel tout le monde passe. Il voulait
laisser lui-même des traces, lire des traces.
Délit maintenant en balbutiant une trace à lui
qui l'aurait transporté hors de la plaine.

V

Maintenant tu l'as couverte toute entière,
la plaine, comme un morceau de papier, as comme ça
distribué l'ensemble en toute candeur,
les lettres, les mots, les phrases,
les grandes subdivisions. Il ne reste rien
d'autre que la date sur une
photographie, et peut-être qu'on trouvera
encore la lettre, non décachetée,
avec le testament du souvenir.
Ne cherche pas à la comprendre,
il n'y a rien à comprendre. Ou bien
est-ce là le sens, les ombres
de deux oiseaux, qui en vol plané
traversent les phrases ? Ou bien
l'empreinte d'une main ambitieuse,
sans drapeau, définitivement imprimée
dans le sable ? A ce point inentravée est
cette langue parce que l'intérieur ne connaît pas
de frontière avec l'extérieur : tout
est transparent et n'est pas réfracté
par l'espoir. Bien loin de l'acte
sans auteur, des après-midi
où l'enfance comptait, de la proximité
qui n'était pas apprenable. Bien loin.
Pas de signe qui efface l'autre,
l'inertie les tient ensemble et
la maigre provision de dignité. Mais
que veulent-ils nous dire ? Colle
ton oreille à l'oreille puissante
de cette plaine, alors tu n'entends plus
rien : les métaphores sont mortes et
avec elles est mort le discours, un craquement
dans le téléphone et une longue tonalité
bourdonnante. Elle t'a oublié et les autres,
c'est là le sens que tu lui as donné.

VI

Maintenant prends la route afin d'arriver
à la ville avant le soir : la plaine
avale ton passé, sa pénombre foisonnante
le recouvre. (Pas le temps, attaché
à des lieux ; Pas l'avenir, la chute sans
espoir.) Un linceul, déployé sur
l'étendue, et des intempéries artificielles
éclairent le chemin. Une fois seulement ton ombre
devient visible quand ton pied touche la terre.
Suis la fine fissure qui fend
la plaine, franchis le pont sous lequel
s'amasse la vérité. Chaque pas
un aveu. Maintenant tu vois au loin
les ruines sans aucun style. Quel retard !
Aucun coq ne chante, aucun désir ne te retient.
Et pourtant tu t'arrêtes, te retournes et fixes
la plaine. Et un matin cupide
lorgne sa dernière chance.

Où, dis-moi, veux-tu demeurer à présent ?

COMBIEN petits devenons-nous
sous cette voix
qui appartient à un oiseau
à hauteur brève.
Petits
comme un monosyllabe
derrière le mur de pluie
qui te cache à grand bruit.

COURAGEUSEMENT à l'abri
de la langue (à l'entrée de laquelle
chuchotantes des voix étrangères
te guettent) répéter
tes mots. Quand le soir te
met au monde (quand les autres
voix se taisent), va tranquillement
sur le pas de ta porte : alors te sera,
du fond du silence, mot après mot
restitué le monde.

CET ACHARNEMENT À ÊTRE SEUL a aussi
du bon. À chaque coup de sonnette à la porte
tu te demandes sérieusement si ta vie est en train
de changer. Restes donc assis et te laisses
glisser à l'intérieur de tes quatre murs.
Il règne ici un incessant va-et-vient,
longtemps absentes, rien que des vieilles connaissances,
même si elles sont étrangement masquées. Chacune
ne te ressemble pas, mais chacune a
un tic que tu reconnais sur-le-champ.
On se fait un signe muet de la tête, ici et là un geste.
Même ici bas chacun veut être avec acharnement seul.

DÉSESPÉRÉMENT en retard. Dehors
déjà la nouvelle année fait rage, et
dedans fait la loi comme c'est aujourd'hui l'usage
le souvenir de la dernière.
Le pull-over sent la fumée froide
et la décision non prise.
Console-toi, chaque poème arrive
trop tard, même s'il construit mot après mot
la maison derrière la fenêtre de laquelle
tu deviens maintenant visible. Console-toi,
elle est impossible à ouvrir, même si
la maison s'effondre sous tes yeux.